

esprits ordinaires; ils détruisent cette touchante compassion qui rapproche le vainqueur du vaincu, qui ôte à la victoire ce qu'elle a de poignant et fait taire ces passions acerbes, sans cesse aux prises, dévoilant des turpitudes de toutes les sortes. Les succès n'eurent point ce funeste empire sur l'âme ardente de Bourgelat. Il va en donner une preuve remarquable.

Un jour il gagne une cause : il l'avait soutenue, vivement convaincu qu'il avait pour lui les droits de l'équité; mais bientôt il acquiert la certitude qu'il a été trompé, il rougit de son erreur et poussé par un généreux sentiment, il vole au parlement assemblé, il sollicite l'annulation de l'arrêt. En vain il prie, en vain il met en jeu toutes les ressources que lui inspire une sainte indignation, les juges sont sourds : ce qu'ils ont décidé est l'expression de leur conscience, « la chose est jugée, elle est désormais irrévocable. » Il ne s'avoue pas encore vaincu, il voit les membres du parlement en particulier, il veut leur épargner de tardifs regrets : inutile; dans l'intimité du coin du feu, comme dans la chaise curule, ils se refusent à l'évidence, « la chose est jugée, elle est désormais irrévocable. » A ces mots, Bourgelat demeure comme atterré, il revient encore à la charge, il demande à se faire entendre, on lui impose silence; il n'y tient plus, et d'une main hardie, il déchire sa robe, il foule aux pieds sa toge, témoins et complices d'un acte qu'il déclare infâme; il va lui-même rayer son nom du tableau des avocats, et de retour chez lui, il livre aux flammes tous ses plaidoyers.

Cette leçon fut amère, elle porta coup. La sentence fut revisée, mais Bourgelat ne voulut plus subir de semblables épreuves, il persista dans sa résolution et quitta de suite Grenoble. Depuis lors, il ne pouvait entendre ni prononcer les mots de procès, de sentence, sans éprouver un frémissement général.

Un semblable événement opéra dans toutes ses facultés un changement notable. Jusque-là, d'un caractère liant, de mœurs douces, d'un laisser-aller qui plaisait, il devint tout-à-coup triste, rêveur et même soupçonneux. Quoique entouré de ses amis d'enfance, il évita désormais toutes les réunions, même celles où, sans licence comme sans contrainte, chacun apporte le tribut de sa gaieté, de son imagination, de ses connaissances. Il vivait tout en lui, cherchant le moyen de donner à son esprit une direction nouvelle.

Dans sa jeunesse, il avait aimé passionnément les chevaux : ce goût se réveille avec force et le décide à entrer dans un régiment de cavalerie. Ses études se portent tout entières sur le cheval; il lit les nombreux traités imprimés sur ce bel animal; ceux de Ruini et de Winter le frappent particulièrement, mais aucun ne fixe plus son attention que les écrits de Jacques Soleysel, et ce qu'il entreprit pour fonder une école, combattre les préjugés et placer l'étude vétérinaire sur la route des sciences. Il entrevoit la possibilité de faire plus, de faire mieux encore. Il se livre à l'examen critique des faits observés par les anciens, depuis Xénon jusqu'à Végèce; il remonte à l'origine des erreurs grossières, des absurdités de tous les genres enfantées par les empiriques, durant les longs siècles du